

Cl. Elvire

Mlle Hélène GON

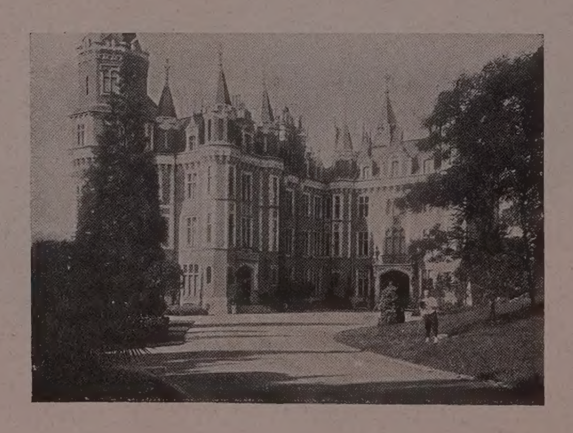
LA REVUE THÉATRALE

SOMMAIRE

TEXTE

ILLUSTRATIONS

COUVERTURES DE LA REVUE THÉATRALE



LE MODÈLE HONNÊTE

Chanson XVIIIe siècle, créée par HÉLÈNE GONDY

Poésie de CHARLES DUPREZ

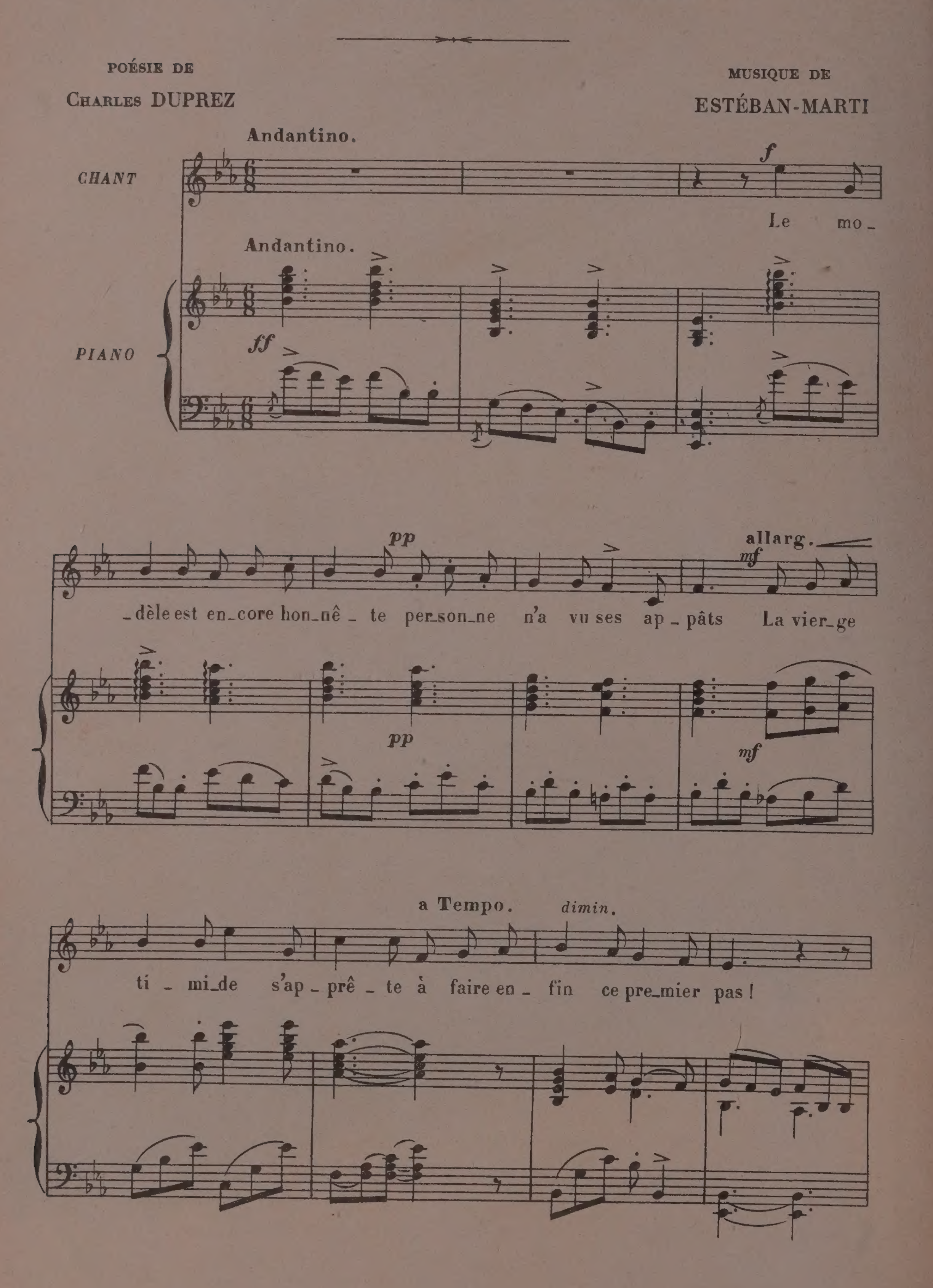
Musique de ESTÉBAN-MARTI

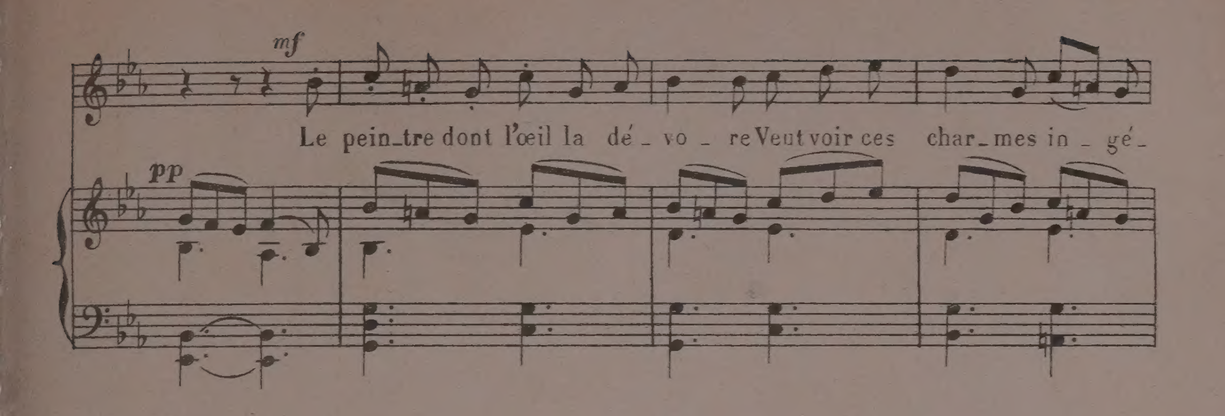


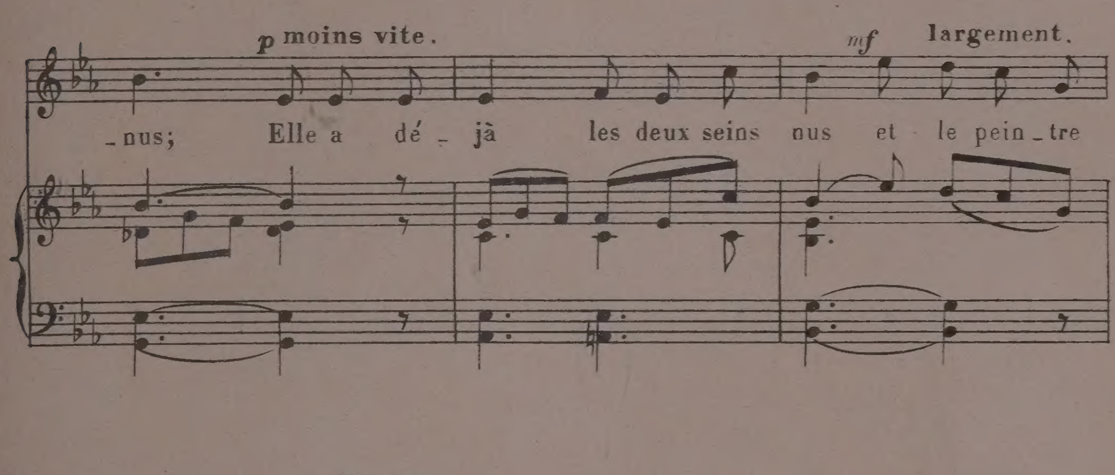
Peint à la Gouasse par P. A. Baudouin. — Gravé par J. B. Simonet.

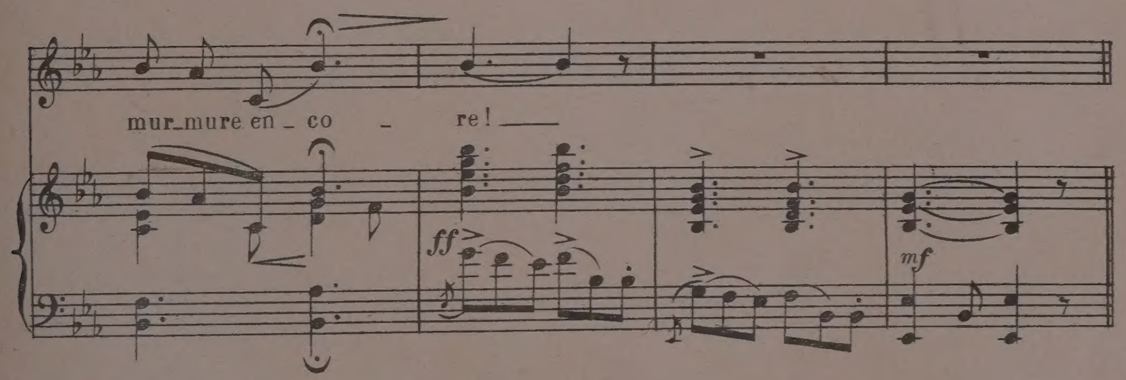
LE MODELE HONNÊTE

Le Modèle honnête









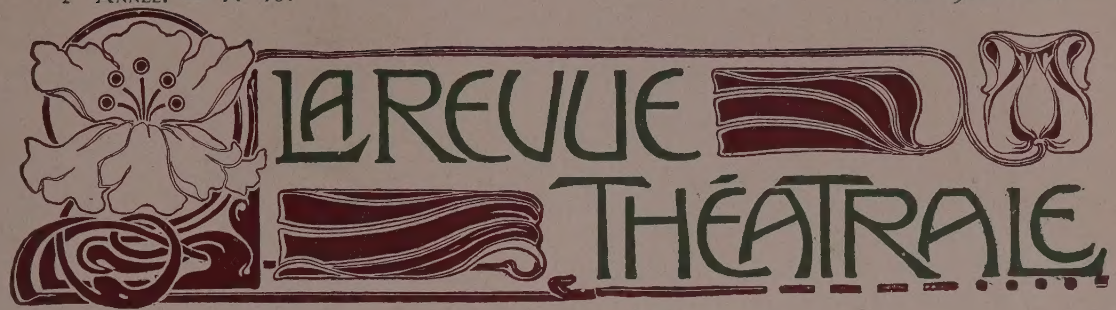
Elle fait ce que l'enfant n'ose,
Et met à nu ce joli corps,
Et de cette chair fraîche et rose
Apparaissent tous les trésors.
Le peintre est pris d'un trouble extrême
Devant cette beauté des cieux,
Il regarde de tous ses yeux
Et doute de son talent même.

Ne crains rien, jusqu'à ma fenêtre
J'ai fait mettre un épais rideau ;
Sans voiles, tu peux m'apparaître,
Pour mieux inspirer mon pinceau.
La timide enfant frissonnante
N'ose plus et baisse les yeux.
Le peintre en profite, et, joyeux,
Fait vite un signe à la servante !



PAPIER ET IMPRESSION L. GEISLER,
AUX CHATELLES, PAR RAON-L'ÉTAPE
(VOSGES)

2e Année. — N° 15. Mai 1903. — I.



BIMENSUELLE

Directeur-Administrateur : L. GEISLER. Rédacteur en Chef : Edouard GAUTHIER.

Abonnement :
Un an : Paris .... 12 fr.
— Départements ... 15 »
— Étranger........ 17 »

RÉDACTION & ADMINISTRATION
60, Rue de La Rochefoucauld, Paris
Téléphone : 271-94
ATELIER PHOTOGRAPHIQUE SPÉCIAL
Couture, opérateur.

Le Numéro
France............... 50 cent.
Etranger............. 65 »



Cette saison a été particulièrement féconde en importations anglaises et américaines.

Nous avons eu, au Nouveau-Cirque d'abord et partout ailleurs, le trop fameux cake-walk ; nous avons eu *Looping the loop*, qui restera dans mon souvenir comme la plus stupide et la plus nulle des attractions ; nous avons eu *Florodora* aux Bouffes, qui fut plutôt une traduction qu'une adaptation et enfin la triomphante *Belle de New-York*.

Le public lui a fait, à Paris comme sur toutes les scènes où elle s'est produite, un accueil favorable ; je crois que le mérite en revient surtout à la partition qui est d'ailleurs d'un Allemand, M. Karker.

La « version anglaise » est, pour nous, inintelligible et absurde : les drôleries ne passent pas les frontières, et tout l'esprit de M. Hugh Morton s'éteint et meurt en dehors de sa patrie. Il a fallu remplacer par d'autres ses calembredaines nationales et, cependant, laisser à la pièce son allure anglaise si spéciale. Les sœurs Tillers y ont beaucoup aidé, avec leur grâce incomparable et *genuine*.

A Paris, les décors sont d'Amable, ce qui vaut mieux, et de beaucoup, que ces décors anglais qu'on a souvent vantés devant moi et que je trouve hideux.

Donc, *La Belle de New-York*, et j'en félicite le joyeux Moulin-Rouge, a réussi d'une façon complète.

Elle prend place parmi les rares tentatives de ce genre dont le résultat fut heureux. Des pièces anglaises ayant réussi à Paris je ne sais guère que *La Marraine de Charley* et *Le Roi de l'Argent*, à l'Ambigu. En revanche, nous avons eu, depuis quelques années seulement, *Le Pont vivant* (Menus-Plaisirs), *Le Mikado* (Eden), *Le Magistrat* (Cluny), *La Fille prodigue* (Châtelet), *Service secret* (Renaissance), et autres désastres.

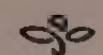
D'une façon générale, je crois qu'il faut emprunter modérément et avec prudence au théâtre américano-britannique. Les caractères des deux peuples sont trop différents d'abord, et le talent de nos voisins, ensuite, est encore trop rudimentaire.

Paul GAVAULT.



Histoire de "Renée Mauperin"

POUR SERVIR DE PREFACE A LA PIECE



Je n'osais pas soumettre cette appréciation à M. de Goncourt. J'en sentais la justesse, mais je sentais aussi que, par-dessus la pièce, elle attaquait le roman dans son essence. Or j'avais appris de lui que si, comme dans la lettre en réponse aux observations de M. Deslandes, il était parfois disposé à d'étranges complaisances, d'autres fois il défendait inflexiblement les moindres détails de ses écrits.

Un jour, à l'Odéon, pendant les répétitions, je lui fis remarquer que la définition de Renée, une « mélancolique tintamarresque », définition exacte à l'endroit où elle intervient dans le roman, devenait insuffisante pour une pièce toute bâtie sur l'étourderie sentimentale du personnage. J'insinuais qu'il n'y avait ni mélancolie, ni tintamarre dans une imprudence amenant la mort du frère, et que l'idée d'imprévoyance et d'honnêteté devait fatalement entrer dans l'axiome formulé par Denoisel. Pour tenir compte de la légèreté et de la bravoure d'esprit de Renée, je proposais qu'elle fût qualifiée de « linotte chevaleresque ». M. de Goncourt se fâcha fort, et l'on trouve la preuve de son amertume et de son obstination dans le numéro du *Temps* en date du 11 novembre 1886 où il dit : « Mélancolique tintamarresque » le mot sonnait creux, au théâtre. Il était inattendu, il avait l'air d'un mot d'auteur, d'une de ces phrases qu'on épingle après coup. J'y tenais cependant, car il résumait le caractère de Renée. Ensuite il félicitait Porel de l'artifice de mise en scène par lequel le mot, vaille que vaille, arrivait à passer la rampe. Ce document même me renseignait sur l'impossibilité d'amener M. de Goncourt à des modifications dont il se fut irrité, et il ne sut jamais rien des opinions très raisonnables de M. Victor Koning. D'ailleurs, M. Koning ne laissait pas le temps d'écouter ses avis. A quelques semaines de là il décédait, et, avec lui, disparaissait le dernier lecteur de *Renée Mauperin*.

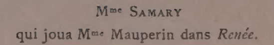
* * *

Les discussions intimes à propos de *Renée Mauperin*, l'insuccès d'estime de la pièce, ont à mon grand étonnement, eu, plus tard, une grande influence sur les sentiments de M. de Goncourt à mon égard. N'ayant jamais demandé à M. de Goncourt que le droit de l'admirer et de le défendre, en toute liberté, je suis bien obligé de parler de cette mésintelligence qui, lors du procès en contestation d'héritage, servit d'argument aux avocats des deux partis, et parut, au Tribunal, digne d'être relatée dans les considérants de son jugement.

Avant ces querelles judiciaires, dans *Ultima Verba*, pages écrites à la mémoire de M. de Goncourt, publiées d'abord par la *Revue de Paris* et rééditées dans les *Notes sur sa vie*, M. Alphonse Daudet imprimait ceci :

« Goncourt, un jour qu'il se sentait malade, voilà quatre ou « cinq ans, m'appelait à Auteuil près de son lit, et me donnait « la cruelle émotion de lui lire à haute voix un testament qui me « faisait son exécuteur testamentaire, conjointement avec Henry « Céard. Depuis, la maladresse d'un reportage ayant éloigné « Céard de la maison d'Auteuil, mon fils Léon l'avait remplacé « comme co-exécuteur des volontés suprêmes de notre ami. »

Les plaidoiries de Me Poincaré et de Me Chenu, plaidoiries insérées dans la *Gazette des Tribunaux* du mois de juillet 1897, ont fourni,



Mme Samary
qui joua Mme Mauperin dans *Renée*.



M. Vizentini
Ancien directeur du Théâtre Michel de Saint-Pétersbourg, qui faillit jouer *Renée Mauperin*.

par la suite, des détails que j'ignorais et que M. Alphonse Daudet ne semble pas avoir mieux connus que moi : Une date, qu'aucun des adversaires ne discute, c'est la date du 27 janvier 1887, date à laquelle tout le monde demeure d'accord que M. de Goncourt me raya de ses papiers funéraires. Il m'exclut donc un mois après la dernière représentation de *Renée*. Comment douter que M. de Goncourt ait éprouvé de la désaffection pour l'adapteur du roman au théâtre, quand nous entendons Mᵉ Poincaré dire : « Saint-Victor meurt le 9 juillet 1881. Il fait place à Céard, un jeune, un vigoureux, un sincère, que les surprises d'une collaboration sépareront plus tard, un instant, de M. de Goncourt. »

Des surprises ! Je crois avoir établi qu'il n'y eût pas, qu'il ne pouvait pas se produire de surprises. Sauf le détail essentiellement matériel de la vasque, tout, dans les cinq, quatre et trois actes de *Renée Mauperin* fut consenti par l'auteur du roman ; tellement consenti qu'à la proposition de le consulter sur je ne sais plus quelles variantes, il répondait :

« Superflue, la communication de la pièce ; si nous bifurquons sur l'opportunité d'une expression, nous arrangerons cela aux répétitions. »

Reste donc la mauvaise humeur. Il faut imaginer qu'elle était grande et qu'elle avait été rendue publique, puisque, précisément en ce mois de janvier 1887, quelqu'un, après une visite à Auteuil, m'avertissait du ressentiment avoué par le maître du Grenier, lequel, devant ses intimes, se déclarait décidé à m'exclure de cette académie dont, depuis 1882, il entretenait le monde.

En termes calculés, pour qu'on les répétât aisément, je répondais à l'indiscret que M. de Goncourt ne me devait rien, que dans mon goût d'indépendance je n'avais jamais rien sollicité, et que cette malséante mise à l'ordre du jour m'empêcherait désormais de revoir un homme à qui je ne réclamais pas de salaire, et dans les bonnes grâces duquel il ne me convenait pas de mendier une réintégration.

A partir de ce moment, je me reculais si loin de la maison d'Auteuil que j'y rentrai seulement la veille des obsèques de M. de Goncourt, pour jeter de l'eau bénite sur le cercueil.

Pélagie, la servante, me disait alors :

— Il y a bien longtemps qu'on ne vous a vu, Monsieur !

Oui, car l'abstention avait duré neuf ans.

L'épisode que cite Mᵉ Poincaré, quand il rappelle que « séparé un instant de M. de Goncourt, je me réconciliai avec lui, dans le regret d'un ami commun, devant le monument de Flaubert, à Rouen », et que cette scène touchante est, en toutes lettres, racontée dans le *Journal*, était purement décoratif et ne pouvait amener aucune reprise de relations.

« A la fin du déjeuner chez le Maire, raconte M. de Goncourt à la date du 9 novembre 1890, Zola m'avait tâté pour une réconciliation avec Céard, et je lui avais répondu, sachant combien cette brouille gênait les Daudet, père et fils, et même combien il était embêtant pour nous deux de nous faire, dans des milieux amis, des têtes de chiens de faïence, je lui avais répondu que j'étais prêt à me réconcilier, et, la cérémonie terminée, quand Céard est venu me complimenter, nous nous sommes embrassés devant le médaillon de Flaubert, rapprochés l'un de l'autre comme par l'entremise de son ombre. »

(A suivre.) Henry CÉARD.

Renée, mélancolique tintamarresque.

Chronique de Quinzaine

Représentations de la Damnation de Faust, *organisees par M. Gunsbourg, 7 mai.* — *Reprises de* Plaisir d'Amour, au PALAIS-ROYAL, *et de* Madame la Maréchale, *à la* PORTE-SAINT-MARTIN. — CLUNY, Les Grandes Manœuvres, *pièce en 3 actes, de M. Gaston Marot, 7 mai.* — NOUVEAUTÉS, Maître Nitouche, *vaudeville en 3 actes, de MM. Maurice Desvallières et Antony Mars, 12 mai.* — *Reprise d'*Yvette, *au* VAUDEVILLE, *de* La Boîte à Bibi, *à* DÉJAZET, *et de* Robert Macaire, *au* CHATELET, *15 mai.* — OPÉRA, *reprise de* Henri VIII, *18 mai.* — *Reprise de* L'Aiglon, *à* TRIANON, *19 mai.* — THÉATRE MÆTERLINCK, Joyzelle, *conte d'amour en 5 actes, de M. Maurice Mæterlinck, 20 mai.*

On a blâmé d'une manière assez générale l'initiative prise par M. Raoul Gunsbourg, de venir nous montrer son adaptation au théâtre, de la *Damnation de Faust.* Et l'on a eu grand raison, au point de vue art, ce qui n'a point empêché, pour des motifs étrangers à l'esthétique, les représentations de la *Damnation* de réussir au point de vue argent. La curiosité du public ingénieusement préoccupée par une publicité continue a voulu se satisfaire, puis la mode, surtout, a servi M. Gunsbourg. Dès le premier soir, où les organisateurs surent réunir une assistance d'élite, la *Damnation* fut déclarée spectacle " chic " et peu de mondains voulurent se mettre dans le cas d'avouer qu'ils étaient, par goût, réfractaires à ce spectacle illogique, dans la crainte qu'on ne les accusât d'économiser quarante francs de fauteuils.

Il est trop tard pour examiner les multiples critiques faites de la *Damnation* transformée à la scène, mais il convient cependant d'insister à propos d'une raison décisive qui milite en faveur de la non extériorisation de l'œuvre de Berlioz.

Le compositeur ne retint de la légende que des incidents préférés par son inspiration ; il développa ces incidents musicalement au gré de ses sentiments, au gré de son enthousiasme, ne s'inquiétant nullement d'établir une donnée suivie. *Faust* fournit à Berlioz des thèmes musicaux et non point des situations de spectacle. Ceci fait qu'à la représentation, certaines parties accessoires du récit sont accrues par de merveilleux effets harmoniques qui laissent en plan les choses et les personnages extérieurs, et que le récit de Gœthe apparaît tronqué, inexpliqué, greffé de petits événements important peu au sujet principal.

C'est ainsi que durant tout le premier acte et une partie du second, tandis que l'orchestre et les chœurs expriment les harmonies superbes de la Ronde des Paysans, de la Marche hongroise et des Chants de Pâques, le vieux Faust erre en scène désespérément, essayant de temps à autre des gestes qui n'ajoutent rien à la manifestation des circonstances.

Dans la suite du second acte et dans le troisième acte, éclosent les beautés orchestrales qui préparent la suggestion de Faust, mais ne prêtent à nulle action de scène. Le Docteur dort, Méphisto dit l'air des Roses. Il a fallu inventer des femmes volantes pour meubler la scène durant que les violons susurrent les mélodies ailées de la Danse des Sylphes.

La scène I, du quatrième acte, est inutile à la suite théâtrale. Les soldats et les étudiants qui entonnent les chœurs *Villes entourées de murs* et *Jam nox stellata,* ne contribuent qu'à écourter l'intrigue de Faust et de Marguerite, laquelle se trouve, d'ailleurs, coupée par la scène V, qui comporte l'Evocation, le Menuet des follets et la Sérénade de Méphisto. Puis, tout de suite, nous atteignons au cinquième acte, où, pour avoir commis bien peu d'actes répréhensibles, avouez-le, Faust se trouve jeté aux Enfers de l'horrifiante manière que vous savez.

On voit combien, au strict point de vue théâtre, les motifs qui créèrent la partition de Berlioz sont impropres à l'ordonnance d'un spectacle complet.

On a constaté dans la première partie de la *Damnation,* des détails extérieurs heureusement traités : la ronde des paysans, la mêlée furieuse des soldats, même l'assemblée de Pâques — radieuse évocation suffisamment grisée par des gazes discrètes — et surtout le tableau de la Taverne d'Auerbach, si animé ; mais dès le quatrième acte, la mise en scène abonde en erreurs, en non sens, et cherche ses effets dans des trompe-l'œil vulgaires, qui prêtent terriblement à l'ironie.

Pourquoi le décor du quatrième acte fait-il une place publique très large et la chambre de Marguerite si petite ? A quoi bon cette place ? Au défilé des étudiants ? Logiquement, ceux-ci n'ont rien à y faire et pourraient tout aussi bien chanter plus loin. Mais voilà, il faut bien, par instants, garnir les planches... Plus tard, Méphisto, dont les gestes sont toujours étroits, n'a point besoin de tant d'espace pour objurguer ses follets. Seulement une église était nécessaire afin d'exposer les diableries du songe de Marguerite endormie. Notez que ces diableries n'ont aucune raison d'être ; Marguerite, — les notes d'auteur marquées sur les premières éditions de l'œuvre nous l'enseignent, — n'est qu'une bonne fille candide qui se laisse charmer par la prestance d'un bel homme et aime sans réfléchir. Bien que sa passion soit due à l'intervention de Méphisto, Marguerite ingénue ne peut éprouver de remords, ni ressentir de craintes religieuses ou de terreurs d'enfer. Toute la fantasmagorie du quatrième acte est donc vaine. Inutiles les étrangetés affichées sur la chapelle : le rougeoiment apparu dans une déchirure de la porte du temple, la croix de lumière révélée par intermittences, et la mimique du sosie de Marguerite effarée par ces signes électriques inattendus.

On a dit, ici même, d'excellente façon, comment la dernière partie du spectacle était lâchée, gâchée ridiculement par des procédés enfantins. La chute d'eau imaginée pour estomper la fuite des paysages dans la Course à l'abîme, pouvait être avantageusement remplacée par une gaze ; mais avec autant de simplicité on aurait manqué un truc susceptible d'éberluer les populations. — On ne peut imaginer rien de plus honteusement drôle que l'apothéose de Marguerite, figurée par huit jeunes filles promenant un mannequin sur leurs épaules, et secouant

Cl. Studio.



Nouvelle décoration du rideau de fer de la Comédie-Française.

les larges manches de leur robe dans la lumière aveuglante qui incendie un décor figurant des crêtes de paysages, soudain descendu des frises.

Autant est excusable celui qui se brouille dans les difficultés matérielles d'un ouvrage difficile, autant est condamnable M. Gunsbourg pour avoir gâté la *Damnation* par des procédés de scène inférieurs — et ce n'est pas peu dire — à ceux usités par le théâtre face au théâtre élu par lui pour l'accomplissement de son sacrilège d'art.

On a repris au Palais-Royal certain *Plaisir d'amour* de MM. Froyez et Georges Berr, dont la gaîté fut très appréciée à Cluny, il y a trois ou quatre ans — et Galipaux participe à ce *Plaisir*. La Porte-Saint-Martin à bout de vieilles histoires a repris *Madame la Maréchale*, une des nombreuses meilleures œuvres d'un des meilleurs auteurs de ce temps, qui a circulé sur de multiples scènes : le Château-d'Eau, l'Ambigu, je crois, et même les Funambules, où, malheureusement, M. Lemonnier ne demeura pas longtemps. *Madame la Maréchale* est jouée par une grande actrice : Mme Riquet-Lemonnier.

Aux Nouveautés, *Maître Nitouche* clôt la saison. Maître Nitouche — Lachevrette, avocat — clôt aussi fort soigneusement une armoire dont le fond mobile donne sur sa vie privée, qui est déplorable. Néanmoins, le cher maître, pour avoir inobservé quelques détails de la cessation de ses errements, à la veille d'épouser une sage petite demoiselle, est victime des fâcheux hasards des vaudevilles qui exposent aux pires aventures les galantins repentants pour cause de mariage avec une bourgeoise. Maints poursuivants — dont deux maîtresses collantes et un beau-père enquêteur de mœurs sont les plus acharnés — encombrent les ultimes heures de sa vie libre, l'essoufflent dans des courses précipitées, le forcent à des situations très critiques et très ridicules. On rit beaucoup.



Mme Georgette Leblanc, *Joyzelle*.

D'ailleurs, par ces chaleurs, on ne peut vraiment aller en des théâtres apprécier des problèmes de psychologie compliquée...

L'interprétation de cette drôlerie est assurée par Mlle Doriel, une cocotte, et Mlle Sergy, une autre cocotte, Mme Gense, qui persiste servante abrutie; Torin, louche bluffeur; Germain, enfin, qui subit les mésaventures adventices de l'hypocrite Maître Nitouche.

Les théâtres donnent leurs dernières représentations avec quelques pièces de leur fonds, dont la portée sur le public est à peu près certaine. Le Vaudeville reprend *Yvette*, où Mlle Toutain se montre si charmante; Déjazet choisit *La Boîte à Bibi*, pleine de grosses farces; et le Châtelet, immuablement méfiant à l'endroit des nouveautés soumises à son attention, traduit les aventures de Robert Macaire par de petits ballets...

L'Opéra, lui, songe à *Henri VIII*, œuvre médiocre dont doivent être exceptées deux scènes estimables : celle du Parlement, où la Reine pleure son amour et où les Anglais se rangent du parti de leur roi, puisqu'on les menace des foudres de l'Espagne, et l'autre, à Kimbolt, où Catherine d'Aragon renonce si généreusement à la vengeance facile qu'elle pourrait tirer d'Anne Boleyn, qui lui vola Henri. — Si M. Delmas a grand air et phrase admirablement sa partie, ses deux partenaires, Mlle Bréval — Catherine — et Mme Héglon — Anne — sont impuissantes à faire oublier les créatrices de leur emploi : la Krauss et Mme Richard.

Au théâtre du Gymnase, loué spécialement, M. Maurice Mæterlinck fait représenter *Joyzelle*, conte d'amour en 5 actes. Il semble un peu longuet, ce conte — les pures histoires d'amour ne durent jamais autant — et celui-ci ne met en scène que quatre personnages qui, pour développer une intrigue mince et simple, doivent se répandre en grands discours. Certes, la littérature de ce développement est exquise de pensée et de forme; elle évoque de jolies idées de rêve, avec des mots précieux comme des fleurs rares, elle est délicate et elle est riche, elle est belle comme une étoffe de soie qui serait trop brodée. — Cette frêle histoire gagnerait à être moins dessinée, moins ornée, plus légère, enfin, plus grise et plus brève.



Mme Georgette Leblanc, *Joyzelle*.

Arielle, familière du devin Merlin, enseigna à celui-ci les malheurs qui assailleront son fils Lanceor s'il ne trouve sur son chemin, pour l'aimer, une femme chaste et fidèle. Or, il est dans l'île, domaine de Merlin, une fille noble, candide et sage qui semble devoir réaliser cet être d'exception. Il suffit à Lanceor et à Joyzelle d'une seule entrevue pour qu'ils s'aiment. Mais vite, ils se voient séparés par le vouloir d'Arielle, surtout par le vouloir de Merlin, lequel n'est point dénué de passion pour l'enfant blonde. Et Joyzelle doit endurer des épreuves effrayantes qui devraient décourager son amour; elle résiste pourtant, roidie dans une immuable confiance en l'Adoré; et même, après les trahisons apparentes de Lanceor, elle donnerait tout, même son corps charmant, pour sauver son amant d'un danger de mort. Tant de vertu parvient à désarmer Merlin qui sacrifie, non sans quelque peine, ses feux tardifs à la félicité sereine des deux innocents.

Si les craintes d'Arielle sont dramatiquement exprimées par la voix limpide et l'exacte mimique de Mlle Margel, si la passion tendre, la terreur constante, la souffrance exaspérée de Joyzelle sont adorablement figurées par Mme Georgette Leblanc, très séduisante dans des tuniques traînantes qui révèlent la perfection de sa plastique fameuse, M. Kemm représente un Merlin bien grave et sans éclat, et le physique de M. Darmont ne réalise point du tout la silhouette à la fois fine et robuste de Lanceor; sa voix rauque ne différencie point le désir ardent du chevalier pour Joyzelle de la folie amoureuse que lui prêtent, par instants, les enchanteurs; sa brusquerie ignore les nuances, et l'on plaint Joyzelle amante de s'entêter à l'accouplement de sa grâce savoureuse avec ce sauvage.

Le décor de *Joyzelle* n'aide aucunement à l'illusion de la féerie; on l'a voulu conventionnel, c'est parfait, mais vraiment ses aspects n'évoquent aucune poésie; il est établi trop rudimentairement et ses couleurs crues et mal ordonnées sont désagréables à l'œil et contribuent à rendre irréels les jolis mensonges de chimère qui se content en scène.

ÉDOUARD GAUTHIER.

Mlle J. Margel, *Arielle*.





Miss Isadora Duncan.



Vous désirez que nous parlions des anniversaires de poètes? Le 6 juin, on a donné *Le Cid* à la fois au Théâtre des Arts de Rouen et à la Comédie-Française. Et le curieux, c'est que c'est au Théâtre des Arts de Rouen que jouait la troupe de la Comédie-Française. Mounet-Sully y fut un Rodrigue vraiment claironnant, héroïque et altier. Vous nous direz qu'il a plutôt l'âge de jouer Dom Diègue. Mais quoi? l'illustre Baron, celui qu'on surnomma le Roscius de son temps, ne conçut-il pas, à soixante-dix-neuf ans, la fantaisie de reparaître sur la scène dans le rôle du Campeador? On sait que le public accorda de grands égards à sa réputation, et ne lui fit pas rappel de cette vérité pour les artistes qu'il leur faut quitter le théâtre avant que le théâtre ne les quitte. Mais quand il énonça le fameux distique : « Je suis jeune, il est vrai... etc. », la disproportion entre l'adolescence de cette déclaration et les rides de sa physionomie provoqua l'hilarité. Il s'interrompit et recommença ; on recommença à rire. Il s'avança alors sur le bord de la scène, et s'adressant au parterre : « Messieurs, je vais reprendre ces beaux vers pour la troisième fois ; mais je vous avertis que si l'on rit encore, je quitte le théâtre et je n'y remonte de ma vie. » Il continua le rôle et l'on observa le silence. Mais l'histoire des mésaventures scéniques ajoute qu'un autre désagrément gêna sa vanité. Le Rodrigue suranné se jetait encore assez prestement aux pieds de sa maîtresse; mais pour le relever, il fallait mobiliser le concours de deux garçons d'accessoires. Chimène avait beau lui dire de se relever, la durée de son respect protestait forcément ; il ne dépendait pas de lui d'obéir ou de résister. Mounet-Sully n'a eu aucune difficulté d'obtempérer aux ordres de la fille de Gormas, et la jeunesse de ses jambes a répondu à la vigueur de son bras.

A Rouen, le signataire de ces lignes, qui conférenciait avant la représentation, raconta qu'il avait vu à la cathédrale de Burgos, un souvenir de Rodrigue Campeador qui avait prié sur les dalles. C'est dans une des salles capitulaires, un grand coffre suspendu comme la châsse d'un saint. Au-dessous, on a placé le portrait du Cid bardé et armé, armé et bardé, comme s'il voulait soutenir contre tous le récit suivant. Voici : Il y avait dans le bas faubourg de la ville, deux hommes d'affaires, Abraham et Isaac, avec lesquels le bon héros ne rougissait point de trafiquer habituellement de son butin. Se trouvant, un jour, en besoin d'argent, il leur envoya deux coffres garnis de fer, munis de trois serrures et remplis de pierres précieuses. Abraham et Isaac prêtèrent à Rodrigue trois cents marcs d'or et trois cents carolus d'argent. Mais quand le Cid eut pris Valence, il envoya des soldats restituer la somme et dégager les coffres. Quelques petites semaines s'étaient écoulées : Abraham et Isaac prirent l'or, l'argent et les intérêts ; et ils rendirent aussi les coffres, que les soldats ne purent soulever ! La surface en était encore couverte de pierres précieuses, mais l'intérieur pesait comme du sable ! Enfin, on parvint à les charger à grand peine sur des charrettes ; et, à l'ouverture des caisses, Rodrigue put se rendre compte qu'effectivement, il avait écrit sur le sable, et que ses prêteurs avaient selon leur loi héréditaire estimé les pierres plus précieuses que la loi.

* * *

L'anecdote plus haut citée, du Cid et des deux traitants de Burgos, Casimir Delavigne la raconte en la transformant, mais ce poète (qui attela Pégase à un fiacre) avait déjà dénaturé Byron dans *Marino Faliero*, Walter Scott dans *Louis XI*, Kotzebue dans *L'École des Vieillards*, *La Metromanie* de Piron dans *Les Comédiens*, et *Les Trois Tuteurs* de Fagan dans *La Princesse Aurélie* ; il ne regarda pas à dénaturer le Romancero dans *La Fille du Cid*. C'est pour ces fantaisies qu'on a dit de lui qu'il ressemblait à un poète lyrique comme un garde-national à un grenadier de la grande armée, et que ses vers rappellent ceux d'Hugo comme un casque de garde-municipal celui de Romulus.

... Et l'on ne joue le *Cid* que tous les trois ou quatre ans ! Cette belle claironnée d'amour, d'honneur, de chevalerie et de devoir n'épanouit que si rarement les fleurs héroïques de ses fanfares ! On a peur d'ennuyer le public français. On oublie, ou plutôt on se rappelle trop que Condé a déclaré avoir vaincu à Rocroy, parce qu'il avait entendu l'avant-veille cette symphonie de bravoure. La vision de ce monde guerrier et ardent, où la vie morale est si intense et la vie extérieure si colorée, gêne et humilie notre conception de petits compromis et de bigles trafics. Ces vers qui étincellent comme des épées au soleil, ces sentiments violents et délicats, ces scènes entre Rodrigue et Chimène, entre ces deux âmes qui sont rythmées par le devoir et la tendresse comme par le flux et le reflux, vous pensez bien que cela nous paraîtrait aujourd'hui digne d'un âge de brutalité et de candeur, enfantin et risible ; Corneille est nargué ou exécré, parce que, éducateur d'une énergie nationale. De même qu'il servait de pensum au lycée, de même dans nos théâtres, il sert de poète de concours, de sujet de début à des petits messieurs sans flamme, sans enthousiasme, sans instruction. Et pourtant, un idéaliste a dit avec raison, que si la France était un jour forcée, dans quelque naufrage, de sacrifier tous ses poètes, hormis un seul, celui qu'elle devrait sauver, c'est Corneille !

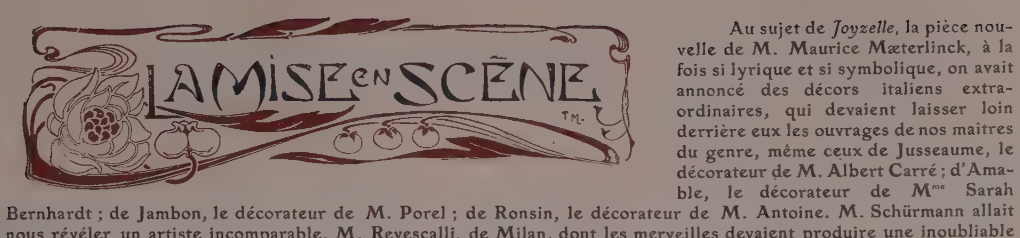
George VANOR.

P. S. — Je voulais encore vous parler de Cœcilia Vellini, la Sarah Bernhardt de demain, le plus nerveux tempérament d'actrice sincère que nous réserve la scène du Théâtre-Français. Et l'on me demande de ne pas oublier Isadora Duncan, cette artiste chorégraphique qui s'imagine qu'il y a une corrélation entre les amazones et les polonaises et qui mime une chasse au sanglier sur de la musique de Chopin

G. V.



Miss Isadora Duncan.



Au sujet de *Joyzelle*, la pièce nouvelle de M. Maurice Mæterlinck, à la fois si lyrique et si symbolique, on avait annoncé des décors italiens extraordinaires, qui devaient laisser loin derrière eux les ouvrages de nos maîtres du genre, même ceux de Jusseaume, le décorateur de M. Albert Carré ; d'Amable, le décorateur de Mme Sarah Bernhardt ; de Jambon, le décorateur de M. Porel ; de Ronsin, le décorateur de M. Antoine. M. Schürmann allait nous révéler un artiste incomparable, M. Revescalli, de Milan, dont les merveilles devaient produire une inoubliable sensation. Nous avons vu les trois décors de M. Revescalli, et, à ce propos, peut-être n'est-il pas inutile de dire quelques mots de l'art du décor, et des différences qui existent entre le nôtre et celui de l'étranger.

Sans nous occuper des vastes toiles sur rouleaux dont se servent les Allemands pour jouer intégralement les œuvres de Shakespeare, ni des scènes tournantes où l'on peut équiper un décor en même temps que jouent à côté les acteurs (M. Samuel nous a montré cela dans *Le Nouveau Jeu*) ; sans nous occuper davantage de l'idée ingénieuse réalisée à Vienne pour l'avant-dernier tableau du *Werther* de M. Massenet, voyons les décors fixes, sans changements ni transformations, où l'artiste n'a pas à se soucier d'autre chose que du tableau dans lequel l'auteur a situé tel acte de sa pièce.

Dans l'état actuel de l'art, ces décors simples sont de trois genres : Il y a les décors réalistes des Anglais ; les nôtres, plus complexes, et les décors peints sur papier des Italiens.

Les décors réalistes des Anglais ont ceci de particulier que l'accessoire n'y est figuré que le moins possible. Dans les intérieurs, notamment, tout y est véritable, non seulement l'ameublement, mais les moindres détails de la décoration. Le papier des cloisons est du vrai papier, collé parfois sur de vraies cloisons en bois léger, qui n'ont pas le flottement de nos toiles tremblantes ; les glaces sont de vraies glaces ; la cheminée est une vraie cheminée, où l'on allume un vrai feu ; les portes sont pleines et garnies de vraies serrures ; les fenêtres ont des vitres véritables, et le reste à l'avenant. Leurs paysages ne sont nullement peints en trompe-l'œil d'esquisse comme les nôtres, mais finis à la manière d'un tableau à l'huile. Nous avons vu à Paris, au Châtelet, voici quelques années, les décors de *La Fille Prodigue*, envoyés de Londres avec la pièce. Il s'y trouvait un champ de courses réellement singulier par la netteté de ses tons et la précision de ses lignes ; le décorateur avait poussé la conscience jusqu'à peindre, le long de la barrière, une rangée de spectateurs qui semblaient regarder avidement les chevaux galopant sur la piste. C'était aussi étrange qu'imprévu. Ce genre est sec et froid. Dans les intérieurs, il permet cependant de produire certains jeux de scène d'une intensité saisisssante. La rigide immobilité des cloisons, ces portes dont on entend le bruit quand elles se ferment, d'autres détails du même ordre ajoutent à l'illusion du public.

Nos décors, on le sait, sont plutôt une interprétation suggestive qu'une copie fidèle de la réalité.

Nos paysages, surtout, n'ont assurément pas leurs pareils, non plus que nos palais, cathédrales, salles de fêtes. Sur ce point, rien n'égale l'ingéniosité, la variété de nos artistes, qui ont inventé des plantations surprenantes, des perspectives absolument admirables, et cela sur nos plus petites scènes aussi bien que sur les plus grandes.

Arrivons aux décors italiens. Ils sont peints sur papier, comme on sait, ce qui ne signifie nullement qu'ils ressemblent à du papier peint. Non. Toutefois, s'il en faut juger par ceux de M. Revescalli, ils nous présentent les choses sous des formes et des colorations auxquelles nous ne sommes guère accoutumés. *Joyzelle* comporte trois tableaux : une galerie du palais de Merlin l'Enchanteur, les jardins du même palais, et une salle à arcades, toujours du palais en question. Avant tout, il nous a paru que M. Revescalli « voyait bleu », comme disent les peintres. Principalement à son troisième décor, les colonnes de pierre sur lesquelles posent les arcades, en pierre également, sont d'un bleu qui les fait ressembler à des colonnes en savon. En outre, elles ne sont pas seulement galbées à leur partie supérieure, elles le sont aussi en bas, de sorte qu'elles ont l'apparence d'énormes Havanes qui seraient bleus. Existe-t-il quelque part des colonnes de ce genre? Dans tous les cas, c'est en parfait désaccord avec les principes de Vitruve, le grand architecte de l'Italie. Pour les jardins, qu'on disait un décor à transformations, on y voit d'abord courir transversalement une sorte de frise supérieure faite de branches d'arbres enchevêtrées et dénudées, le long de laquelle descendent lentement des bandes de feuillages et de fleurs, que l'on éclaire de plus en plus à mesure qu'elles apparaissent, de manière qu'à la fin l'ensemble forme une abondante feuillée verte toute remplie de fleurs rouges comme des fuschias. En même temps poussent çà et là des crêtes de coq, par un procédé d'une simplicité primitive. Nos décorateurs n'auraient pas eu de peine à trouver aussi bien ! Quant aux compositions de M. Revescalli, elles sont adroitement appropriées aux scènes qu'elles encadrent, oui. Mais on n'obtient pas sur le papier ce fondu, ce moelleux des teintes que réalisent nos artistes sur leurs toiles marouflées. L'avantage des décors en papier, c'est qu'on les plie comme on veut, pour les transporter. On comprend combien cet avantage doit être apprécié en Italie, où les troupes théâtrales, essentiellement nomades, emportent leurs décors avec elles.

En terminant, je voudrais faire une remarque qu'il me paraît nécessaire de soumettre à la plupart de nos charmantes comédiennes. Il ne s'agit plus de décor, mais il s'agit toujours de peinture, et par là l'unité de cet article n'est point rompue. Depuis plusieurs années, toutes, ou à peu près, ont pris l'habitude de se teindre. Jadis, les unes étaient blondes, les autres brunes ; il y en avait de châtain, il y en avait des rousses. Naturellement, leurs teints respectifs s'harmonisaient avec la couleur de leurs cheveux, et cette diversité était aussi séduisante que sincère. Actuellement, elles sont toutes « auburn ». Coquettes, ingénues ou jeunes mères, sveltes ou dodues, petites ou grandes, n'importe : c'est « auburn » partout. Il est fréquent, dans une même pièce, de voir cinq, six, huit, dix comédiennes « auburn », à qui mieux mieux, et cela produit une monotonie dont elles ne se font pas une idée ! Je n'espère aucunement changer ce déplorable usage, que je me contente de signaler. Je l'espère d'autant moins qu'il permet de dissimuler les atteintes du temps... Un jour, une comédienne devant qui l'on discutait sur les brunes et les blondes, s'apercevant qu'on examinait sa teinte, dit du ton le plus dégagé : — Ma foi, moi, je ne sais plus quelle est ma couleur, depuis vingt ans que je suis la mode !...

Théodore MASSIAC.



Détail du décor du 2e acte de *Joyzelle*.

Figures d'Artistes



Mlle Hélène GONDY

Les lustres de la coquette salle s'allument et les ors étincellent de toute part. Devant le public attentif, parmi les plis soulevés du lourd rideau de peluche vieil or, a paru, silhouette charmante, Hélène Gondy.... et l'on écoute, tandis qu'une musique tendre, tantôt douce et plaintive comme une caresse d'amour, tantôt sémillante et gaie comme un chant d'allégresse victorieux, enveloppe la jeune artiste.

La robe est d'étoffe légère, le bleu-vert pâle s'y mêle au rose, les plis s'accentuent sous l'inclinaison du corps qui ondule comme un roseau aux passages d'évocation amoureuse... et c'est la vision troublante d'une jeune marquise qui jouerait à la bergère au temps passé des rois galants et des amantes frivoles, c'est l'incarnation rose et jolie de l'époque chère à nos aïeules qui mêlaient dans leurs baisers l'esprit avec l'amour.


Mlle Hélène Gondy.

La charmante marquisette échappée de sa tapisserie ! Elle a toute la grâce glorieuse, hardie et jolie des frêles petites madames poudrées du bon temps ; elle est à croquer, dans ses falbalas.

La charmante marquisette que voilà, fit, jadis, du théâtre sérieux : elle joua la comédie, et on s'accorda à lui trouver beaucoup d'avenir.

Un soir, le grand théâtre la lassa parce qu'on était venu, un peu par hasard, lui apporter des chansons, et, tout de suite, elle s'était éprise des choses mignardes qu'elles disaient, ces chansons, sur des airs vieillots et très galants et très fins.

Elle voulut dire ces airs en public.

Donc, elle revêtit les paniers, elle décolleta son corsage, piqua dans ses blonds cheveux un grand chapeau à plume, ganta des mitaines, prit un éventail. Elle chanta, et, toute de suite, elle plut.

Elle a chanté aux Capucines, où des auditeurs d'élite ont acclamé sa gracieuseté par d'insistants bravos. Elle a chanté, elle chante beaucoup dans le monde ses mélodies tendres, friponnes, mélancoliques ou gaies, avec une voix mince et limpide, avec des gestes précieux. Et partout des murmures flatteurs louent l'aimable répertoire que possède si ravisamment une si aimable interprète.

. . . .


Dessin de Douhin.



Mlle Hélène Gondy.

Mlle Gondy chante.

Elle a la science des gestes et des regards. Ses mouvements s'harmonisent aux paroles et ses yeux, très brillants et très expressifs, ajoutent aux mots.... et comme si tout ceci ne suffisait pas à donner le maximum d'impression, elle souligne encore les intonations justes d'un geste d'éventail.... ah ! cet éventail, si tôt ouvert ou refermé, qu'elle glisse entre ses doigts fuselés qui se crispent parfois comme emprunts d'émotion, cet éventail qui parle, objet menu fait pour voiler les rougeurs et garder le secret des aveux osés !

La voix de Mlle Gondy semble une source pure de cristal précieux, l'intonation est juste et de ce qu'elle vibre avec sa chanson nous croyons voir ce qu'elle chante.... « Lorsque Colas s'en va vers le bois voisin, gare aux fillettes sages qui passeront par là ! Et lon lon là ! Hoù ! Le mari jaloux, qui trop tôt rentre au logis tandis que le galant voleur des appas de sa belle se cache au fond de la ruelle.... ».

Et la charmante artiste qui, pour notre plaisir, évoque la grivoiserie des temps jadis, donne une impression d'art plus pure, plus douce et plus vraie, parmi la monotonie des spectacles quotidiens.

Il en est qui voudraient être petit oiseau ; je voudrais être l'éventail de Mlle Hélène Gondy !

Jacques DUCHANGE.

Les Célébrités du Théâtre

jugées d'après leur écriture (1)

PAR MADAME DE THÈBES



On m'a tendu des pièges bien des fois ; je m'en suis toujours amusée, même quand il y avait, au fond, tout le contraire de la bienveillance. Ces choses-là arrivent, et je conçois sans peine que la science, qui est l'objet de ma vie, éveille des incrédulités, inspire encore plus de méfiance que de confiance.

J'ai dit, dans mon *An 1903* (2), un petit livre de conseils et de prophéties que je me propose de faire paraître chaque année, au 21 mars, date qui est, selon moi, la date vraie du commencement de l'an nouveau ; j'ai dit, dans ce volume publié pour la première fois, ces temps derniers, que je voudrais rallier à la chiromancie tous les esprits de bonne volonté ; car cette science n'a contre elle que d'être connue d'un très petit nombre de gens de bonne foi et d'un certain nombre de gens de mauvaise foi. C'est ma conviction, et je crois que si tout le monde était chiromancien, les choses n'en iraient que mieux ici-bas ; car tout le monde serait averti de ses tendances, de ses dispositions naturelles, et des influences supraterrestres ou astrales et vivrait avec plus de sagesse et de perspicacité.

Ne doutez pas du bien fondé du grand principe édicté par les Anciens, à savoir que les astres agissent sur la nature.

L'inconnu nous déborde et nous domine. Vénus, Jupiter, Saturne, le Soleil, Mercure, Mars et la Lune sont des planètes qui impressionnent la nôtre et tout ce qui y vit, et nous sommes des Jupitériens, des Saturniens, des Mercuriens, des Lunaires, etc., suivant certaines lois aussi mystérieuses que celle de l'action de la Lune sur les marées, sur la circulation du sang ou sur le secret de la vie. Toutes les impressions révélatrices de nos tendances et de notre avenir, indicatrices de notre présent et de notre passé, se manifestent dans la main de l'homme, partie du corps douée d'une action particulière et presque d'une vie propre. La main c'est *l'exécutrice ;* c'est la volonté tangible et agissante ; la volonté, c'est *l'âme :* toute l'âme de l'homme est dans sa main.

Rien ne le prouve mieux que le *verbe* exprimé par la main, non seulement le verbe muet et pourtant si éloquent, — je veux dire le *geste,* — mais encore et surtout le verbe dessiné, — je veux dire *l'écriture*.

Au début de mes études des mystères de l'être, études où je n'ai eu d'autre mérite que de m'attacher à travailler avec conscience, en appliquant de mon mieux à mes recherches la méthode scientifique moderne, basée sur les faits et les observations, j'ai été amenée tout naturellement à approfondir la graphologie et je l'ai toujours trouvée d'accord avec la chiromancie. Elle en est la fille aînée.

C'est une science véritable, toute faite d'analyse et de raisonnement et qui de nos jours, en France, intéresse des esprits de premier ordre. J'ai lu, par exemple, sous la signature de Mme de Salberg et de M. de Beauchamp des études graphologiques absolument supérieures.

Croyez en la graphologie, elle ne m'a jamais trompée.

J'avoue donc volontiers que j'ai été tout de suite intéressée, quand la direction de l'artistique magazine où j'écris ceci m'a proposé de me communiquer un certain nombre de spécimens d'écritures d'artistes, sans toutefois me dire des noms ou me montrer des signatures.

A moi de juger sur ces spécimens, de quel genre d'individus ces spécimens peuvent être et d'exprimer mon sentiment dans un inconnu relatif.

Cela m'a paru tout à fait original. Voilà une idée de vrais journalistes et de charmants psychologues. C'est tout de même un piège qui m'est tendu ; mais ce n'est qu'un inconnu relatif, parce qu'en somme je n'ai pas du tout besoin de savoir qui j'apprécie pour pouvoir l'apprécier d'après son écriture ; toutefois, outre que la signature est, à elle seule, le *portrait* écrit d'une personne, je peux, ignorant de qui il s'agit exactement, aller trop loin dans mes appréciations.... et, j'ai horreur de faire de la peine ! Si donc, ici, je laisse passer, sans le vouloir, quelque épine sous les roses, je demande d'avance l'indulgence et le pardon. J'aurai péché sans savoir contre qui, à moins que je reconnaisse au passage des amis personnels. Mais, dans ce cas, je crierai : « je vous connais, beau masque ! »

Venons à présent au piège et attaquons le traquenard :

N° 1. — Ecriture nette et qui sait ce qu'elle veut. Nature peu imaginative par inspiration mais très favorisée par le souvenir. Beaucoup de méthode dans le commencement des choses ; quant à aller au bout, de même, c'est une autre affaire. De l'intelligence, de la clarté, du goût, du désir de posséder. Les jouissances matérielles ne sont pas dédaignées par le possesseur de cette écriture ; c'est quelqu'un de pratique et qui sait joliment se défendre. Toutefois, la bonté ne manque pas.

M. PIERRE DECOURCELLE.

Cl. Cautin et Berger.

N° 2. — Ecriture féminine et certainement d'une fine mouche ; plus de nerfs que de volonté, plus de savoir que de mémoire. Beaucoup de bonne humeur et d'esprit, y compris l'esprit d'ambition, de calcul et d'assimilation. De la riposte et quelquefois, subitement, du pointu dans le caractère. Cette écriture n'aime pas à être agacée ; elle est d'une personne qui lit volontiers, et qui, si on la poussait, écrirait peut-être.

Mlle JEANNE CHASLES, de l'Opéra-Comique.

(1) Voir les écritures autographiées dans la *Revue Théâtrale* n° 14.

(2) *An 1903*. Conseils et Prophéties, par Mme de Thèbes. 1 volume illustré, 1 fr. 50 ; Juven, éditeur.

N° 3. — Ecriture masculine, mais, mais, mais au fond très féminine. Voilà quelqu'un qui comprend les femmes, qui a de la délicatesse, du tact et des qualités apparentes. Cette écriture intelligente est d'une simplicité distinguée. L'esprit de suite y manque un peu et la régularité des habitudes y est plutôt acquise qu'innée. C'est l'écriture d'un fantaisiste, dompté par l'âge et la volonté.

M. LE MARQUIS DE MASSA.

N° 4. — Ca, c'est une comédienne, et bien plutôt une nature indépendante que soumise. Je ne la vois pas à la Comédie-Française dans *Phèdre,* ou à l'Odéon dans *Athalie;* elle n'est pas classique. Oh ! ce *v* et ce *p* et ces *a,* ils me laissent rêveuse. Point sotte, peste ! et travailleuse, prévoyante et ne redoutant pas l'intrigue. A conscience de sa valeur et de sa personnalité.

Mme ANDRÉE MÉGARD.



N° 5. — Je connais cette écriture, mais je ne suis pas tout à fait sûre... Ce scripteur-là est en tous cas un artiste soucieux de la forme et de l'harmonie. Quelle heureuse disposition des lettres, des mots et des lignes et comme cela est net ! Mais est-il foncièrement bon ? et naturellement simple et modeste ? Je n'en mettrai pas ma main au feu.

M. PIERRE LOTI.

N° 6. — Quel mélange que cette écriture, une grande simplicité dans la forme, et aussi quelque orgueil au fond ; regardez ces majuscules ! des lettres rondes et pointues, bonté intermittente. Un impulsif, un changeant, un nerveux, mais toujours sincère ; poète ou musicien certainement.

M. FRANÇOIS COPPÉE.

N° 7. — Ah celle-là, je la connais ! Ce sont les pattes de mouches de quelqu'un qui a eu du succès au théâtre, dans le monde entier, à force de volonté raisonnée, d'esprit de déduction, et d'habileté de combinaisons.

M. Victorien Sardou ne me démentira pas ! je l'ai deviné c'est fort bien, mais me voilà très embarrassée ! En vérité j'aime mieux ne pas reconnaître. Je n'ose plus continuer. Je veux dire pourtant que je vois dans cette écriture que celui de qui elle est a promis à une chiromancienne de ma connaissance le moulage de ses mains, et, comme son écriture indique qu'il va toujours au bout dans tout, poussé par les nerfs, et que comme tous les prompts, il est sincère, et comme tous les loyaux, tient ce qu'il promet, j'aurai ses mains.

M. VICTORIEN SARDOU.



N° 8. — Très intéressante écriture de femme qui se dépense de toutes façons. Nature d'artiste, mais trop expansive et rapide pour avoir le don patient de la récitation étudiée qui fait les comédiennes. Ce n'en est pas une. Il y a trop d'agitation, de fantaisie et d'abandon là-dedans. C'est une intelligente, mais qui ne se fixe point, qui change, qui a des emballements et qui garde cependant au fond du cœur le désir de faire de grandes choses, régulièrement ; et, toujours, l'occasion et le tempérament l'emportent.

Mme LIANE DE POUGY.



N° 9. — Ecriture appuyée d'homme qui, s'il n'a pas un mauvais estomac se tient agréablement à table. C'est un sensuel. Je n'en dis pas plus sur ce point ; en revanche, j'en pense long comme d'ici à Pontoise.... De la méthode, de la régularité ; mais en somme plutôt un savant qu'un inspiré, dans son art que je ne sais comment définir. Il y a un peu de tout dans cette écriture, un analyste, un conteur, un musicien. Il y a surtout un honnête homme qui va et voit droit.

M. EMILE PESSARD.



N° 10. — Quelle nature est-ce là ? une primesautière, une bonne, une brave et prompte au geste, à l'emballement ; mais toujours simple et naturelle. Artiste née, c'est une vraie femme, et, malgré cette écriture décidée, je suis sûre que cette nature est pleine de

crainte et qu'elle doute d'elle-même. Il y a, dans cette écriture, une vie intérieure intense, et certainement l'imagination toujours en éveil. Tête près du bonnet, cœur sur la main, bonté fait femme. Je connais certainement cette écriture, mais je ne puis me rappeler.....

Mlle JEANNE GRANIER.

N° 11. — Celle-ci m'intrigue. C'est un peu du Sardou. L'esprit déductif des dramaturges s'y montre ; mais c'est un autre tempérament. Il y a moins de méthode et plus de fantaisie ; tout est espacé davantage. Beaucoup de philosophie, quoique pas assez de ressort. N'est-ce pas l'écriture d'un moraliste qui arrive à être un misanthrope ? Je vois dans ces lignes une délicatesse qui doit aisément souffrir et rentrer en elle-même, fermée au commun des mortels.

M. LUDOVIC HALÉVY.

N° 12. — Encore une écriture passionnante. Par exemple j'hésite sur le sexe. C'est de quelqu'un qui joue, qui est au théâtre. Il y a là un sens étonnant des nuances et des préparations des effets. Pas un point ne manque ; les exclamations, les suspensions sont indiquées, et le trait final barre la fin de la tirade. Fort bien ! mais est-ce un homme ou une femme, cela semble assurément être d'une femme ; mais alors elle a plus d'intelligence que de grâce, plus de réflexion que de spontanéité et, au total, je crois, beaucoup de talent.

Mme YVETTE GUILBERT.

N° 13. — Encore une écriture que je connais ! Qui l'a vue une fois ne l'oublie pas et je l'ai vue souvent..... Faut-il donc, M. l'Administrateur général, que je dise ce que je pense de vous, d'après vos lignes ? Il ne m'en coûte guère, et, vraiment, je suis là, graphologue à bon compte. Votre écriture est tellement ce que vous êtes ! ! Il y a toute votre âme, patiente, laborieuse, rapide, ménagère, et aussi tous vos secrets dont le plus caché — le dirai-je ? — est une prodigieuse indifférence de tout ce qui n'est pas votre intérieur, les quelques choses chères et rares que vous portez en vous, au plus profond du cœur, la main devant, par précaution. Vous avez l'écriture *saturnienne*, c'est-à-dire peu riante, monotone et maigre, et tel, vous apparaissez, à qui ne pénètre pas tout ce que l'inclinaison des lettres révèle de bonté, tout ce que l'harmonie des mots et des lignes indique de régularité de vie et d'efforts. Jamais homme, peut-être, ne s'est plus donné que vous en ne se livrant jamais.

M. JULES CLARETIE.

N° 14. — Ça, c'est une femme et qui n'est pas sotte. Ah non ! Sa maison doit être bien tenue et l'art qui l'occupe est soigneusement approfondi par elle. C'est une bourgeoise artiste ou une artiste bourgeoise. Et quelle bonne et fine causeuse. Par exemple, je suis sûre qu'elle exagère quelquefois et qu'elle s'exclame trop souvent. Elle doit gesticuler avec amour. Ses traits, ses points, ses accents, montrent une nature de détail et d'expansion. Elle a confiance en elle-même, elle se juge originale et ne prend guère conseil que de ses réflexions, car elle réfléchit. Une femme qui réfléchit... Quel oiseau rare ! C'est presque aussi rare qu'un homme qui pense !



Mlle FÉLICIA MALLET.

N° 15. — Qu'est-ce que c'est que ça ? On dirait d'une écriture de tout jeune homme ardent, d'étudiant d'une intellectualité développée. La lettre est bizarre, nerveuse et contrariée comme chez quelqu'un qui n'est pas absolument formé et cherche encore sa voie. C'est un musicien, un sonore, et si ce n'est un musicien, c'est très probablement un poète. Il a de l'ordre dans le début des choses (le commencement des lignes est d'aplomb), puis de la fantaisie dans leur réalisation et même de l'excès de fantaisie, du désordre (la ligne tombe, les accents sont tronqués, les traits fantasques). C'est un simple par effort, je veux dire quelqu'un qui étudie la simplicité et n'est pas simple naturellement. Voyez ses *g*, ses *q*, ses *r*, autant de lettres simplifiées volontairement. Trop d'angles, trop d' « appuis nerveux ». Voilà un sensible à l'extrême et un irritable au physique et au moral. L'équilibre manque. Tout de même c'est ou ce sera un artiste de réelle envergure, mais que de nervosité redoutable dans ce tempérament moderne à l'excès.

Edmond Rostand

M. EDMOND ROSTAND.

Nº 16. — Ecriture féminine d'instinctive qui manque d'énergie, de sens pratique et s'enferme volontiers dans son art comme dans une tour d'ivoire. Pas mal de partis pris et tout de même d'hésitations et de revirements. De la bonté à en revendre. L'éducation artistique l'emporte surtout, absorbe tout, et est la seule passion de cette vie. C'est la musique plutôt que la comédie, assurément, qui gouverne cette nature.

Mme MARIE SASSE.



Nº 17. — Cette fois, je suis un peu penaude, je ne vais jamais arriver à dire du bien de cette écriture-là et je ne veux pourtant faire de peine à personne. Qui a écrit ces lignes? Un homme spirituel, un littérateur, c'est certain. Mais que de défauts habillés de qualités. D'abord celui-ci est un calculateur; regardez l'économie des finales, pas d'encre de perdue, les lettres se serrent, s'étriquent, c'est un arrangeur plus qu'un inventeur, un habile plus qu'un inspiré. Au moral, le premier mouvement, d'ailleurs secret, est de ne pas donner, de n'être pas généreux pour les autres d'aucune manière. L'ambition et l'estime de soi-même sont masqués de simplicité. Le fond de l'âme est triste et soigneusement caché. Ce n'est pas là un homme heureux. Il s'habille pourtant de bonheur, je le parierais, mais le secret de ce caractère est le désir d'être un homme éminent et la crainte de ne pouvoir l'être. Regardez cette écriture montante et pourtant hésitante, ces lettres qui tombent à la fin des mots indiquent, la volonté d'être réellement optimiste et bon, et la fatigue de le paraître.

C'est, en un mot, une nature d'honnête homme qui manque d'idéal, un ange auquel le destin a coupé les ailes.



M. ALFRED CAPUS.



Nº 18. — Si ce que je lis dans ces trois lignes ne me guidait un peu, j'hésiterais devant cette écriture. Mais, il n'y a point d'erreur, c'est d'une femme. Elle est intelligente; son principal tort est de ne pas se soucier beaucoup des formes et de la distinction. L'écriture est vraiment sans façon. Bonne nature cependant, à la condition qu'on ne la contrarie pas. Artiste? Heu! Heu! plutôt commerçante. Primesautière cependant, et prompte à s'assimiler les choses grâce à un don très vif d'observation et d'esprit.

Mlle EUGÉNIE BUFFET.



Nº 19. — Excellente écriture. Voilà quelqu'un! Qui est-ce? un dramaturge certainement. Tout est ordonné, ponctué, et en place dans ces quelques lignes; le sens d'analyse, de déduction, de logique s'y affirme et aussi une belle et naturelle simplicité avec beaucoup de sincère délicatesse. Pas de vilaines boucles; pas de lettres contournées, tout est formé avec souplesse, égalité, et va droit, tracé d'une main légère et sûre. Donc, nature sans rancune, ni pose, ni rudesse, ni orgueil, ni manque de franchise. En un mot, de superbes qualités que doit atténuer seulement une certaine tendance à la paresse, de temps en temps

M. MAURICE DONNAY.



Nº 20. — Ah! non!... non! Vraiment, je n'ai plus aucun mérite! J'en devine trop! Qui ne reconnaît là l'écriture ailée, immatérielle de notre divine Sarah! Comme c'est bien elle, frémissante, glissante et harmonieuse... Un rien, un geste, un mot, un coup d'œil, un soupir et ça y est. C'est du génie. De même, écrivant, c'est à peine si elle appuie... Elle esquisse et cela suffit. Ce croquis est un tableau; ces pattes de mouches sont une lettre. La déesse vole déjà vers d'autres labeurs, et, de sa même allure légère, emportée dans son rêve d'art elle ira au bout de sa tâche, immatérielle, ailée, divine. Quelle personnalité dans cette écriture de cigale merveilleuse, et, sous tant de grâce rapide, quelle âme et quelle volonté. Regardez la rectitude de la ligne. Mais, cigale d'or, vous serez toujours cigale...

Cl. Dupont N.-Y.



Mme SARAH BERNHARDT.



Nº 21. — Artiste? Oh! oui... Musicien à coup sûr. C'est écrit d'une main habile à la plume d'oie qui sert aux compositeurs. C'est donc un compositeur. Pas de points, des traits, qui sont presque des pauses. L'ensemble est harmonieux et d'une belle tenue; c'est imagé, solide. Ce compositeur est un homme aimable, plus intelligent même que le commun des musiciens. Celui-là est un causeur, un enjôleur. Pas modeste, mais il doit avoir le droit de se juger supérieur. Très prometteur et très oublieux. Oh! involontairement... On est une nature infidèle, un bon, mais un changeant et un distrait... Excusons-le... Que ne pardonne-t-on à un artiste? Et celui-ci en est un grand, j'en suis certaine!

M. JULES MASSENET.

N° 22. — Bon Dieu! que vais-je dire? Cette écriture est celle d'une charmante personne, mais elle a tous les défauts qui font aimer les femmes par les mauvais sujets. Artiste? Peu, quoique fort intelligente, mais incapable de se fixer sur quoi ou sur qui que ce soit. Méthodique pourtant dans ses caprices. Varier est bien, choisir est mieux. Les chiffres sont faits avec goût et nets; mais trop d'espaces, trop de traits paraissent dans les mots. L'argent gagné est vite dépensé. La personnalité est au fond bourgeoise; le *J* majuscule de *Je* est sur ce point tout à fait caractéristique.

Mlle EMILIENNE D'ALENÇON.

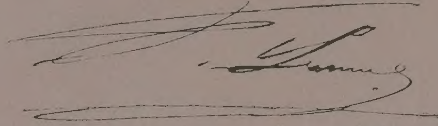
N° 23. — C'est encore un musicien ça. Cette écriture est de la même famille que celle qui précède les lignes que je viens d'analyser. Je la préfère. Elle est d'un artiste peut-être moins sûr de lui, moins ample, moins prévoyant dans sa règle d'art et de vie; mais d'un cœur plus certain, d'une simplicité de fond qui manque à l'autre. Voilà bien un homme excellent auquel fait défaut seulement l'habileté moderne. Vous pouvez être sûr qu'avec cette façon de former les lettres et de les espacer à l'ancienne mode, il y a dans ces lignes un homme que le passé intéresse plus que le présent. C'est une écriture ancienne. Je serais bien surprise si on me disait que ce musicien compose des Cake-Walk!!

M. WIDOR.

N° 24. — Si celle-là n'est pas une « bonne pâte » de nature féminine, la graphologie n'est qu'un mot et la chiromancie une chimère! En voilà une qui se donne, qui se dépense, qui aime à rendre service et qui, tout de même se reprend, se retient si on veut l'exploiter. C'est un cœur excellent, mais c'est aussi une intelligence, et très artiste par dessus le marché. Je parierais qu'elle s'est efforcée d'être toujours égale d'humeur et régulière dans ses habitudes et relations et que, de temps en temps, une faiblesse de volonté, un emballement d'imagination vient tout gâter. Sa façon de barrer les *t* est bien suggestive à ce propos.

Mme LOUISE THÉO.

N° 25. — Voici une écriture de déductif et de littérateur, donc homme de théâtre. Bon? Je le crois, mais très exclusif. Son amour-propre s'affirme quand on attaque de front ses idées; le *z* de *croyez* est significatif. Si on est de son avis, tout est bien et va vite, surtout vite. Il prépare cependant, mais les traits jetés, les lignes aux finales irrégulières disent l'homme qui s'abandonne volontiers au destin. C'est un impulsif, et un esprit fin, même lettré, généreux comme il est bon, pour certaines choses seulement. L'exclusivisme réfléchi est la dominante de cet intéressant caractère.

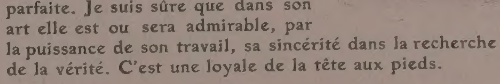


M. FERNAND SAMUEL.

N° 26. — Bien intéressant, ce spécimen; c'est une écriture sage, bonne et opiniâtre. Ce doit être de quelqu'un qui n'a pu réussir qu'à force de volonté. Une femme, ça va sans dire, et plutôt une comédienne qu'une cantatrice. De toute façon c'est une nature douce et spirituelle, et un caractère d'élite. Sa vie est réglée comme un papier à musique et sa maison tenue à merveille, n'en doutez point. C'est une modeste et une sensible. Un défaut: rancunière; une qualité: pieuse ou créée pour l'être, car c'est là une femme qui réfléchit. La foi la rendra tout à fait parfaite. Je suis sûre que dans son art elle est ou sera admirable, par la puissance de son travail, sa sincérité dans la recherche de la vérité. C'est une loyale de la tête aux pieds.

L'Illustration.





Mme JULIA BARTET.

Cl. Cautin et Berger.

N° 27. — Celui-là n'est pas un saturnien, c'est-à-dire un maigre et un mélancolique. Il est tout en dehors, j'en suis certaine. C'est un artiste plutôt qu'un auteur et assurément un comédien. Il a de l'ordre; il est bon, mais il calcule et il aime que les gens et les choses soient à leur place. Observez avec quelle régularité s'espacent ses mots et comme ses lettres s'allongent. Il y a de la méthode et de l'esprit de suite dans cette écriture; et, l'homme auquel elle appartient fait assurément de son mieux pour ne pas mourir sur la paille, et je ne doute point qu'il y réussisse.

M. POLIN.

L'Illustration.

N° 28. — Une femme, et une femme qui a du charme, de la ligne et de la volonté. Voilà ce que je vois d'abord dans ces quelques mots où la lettre *p* du mot *prie* est toute une révélation. Si cette nature-là n'a pas pour elle la grâce calculée du geste et la séduction étudiée de l'allure, je ne suis qu'une ignorante en graphologie. La fantaisie aussi ne lui fait pas défaut ; la sincérité non plus, quand l'estime et l'affection s'en mêlent. Tempérament expansif pour qui lui plaît ; autrement, de glace. Esprit pénétré de la noblesse de l'art et soucieux de sa renommée.

C. Sorel

Mlle Cécile SOREL.

N° 29. — Belle écriture d'un caractère où tout est d'aplomb, pondéré. Artiste ? Sans aucun doute. Comédien ? Je ne crois pas. Il y a dans l'ensemble de ces lignes le signe évident d'une nature supérieure, mais sans vanité. Et dame ! au théâtre, il est bien difficile de ne pas avoir de vanité. Un décorateur ? Je le croirais, mais rien de ce qui caractérise la passion du décor et de la couleur ne s'affirme dans cette régularité de mots et de signes qui dit plutôt un organisateur, un méthodique, un chercheur... J'incline alors pour un directeur. Après tout, si je me trompe, tant pis, je donne ma langue au chat.

Ed Colonne

M. Edouard COLONNE.

N° 30. — Celui-là, je crois le reconnaître, j'aime tout de même mieux cela ; n'est-ce pas un sociétaire de la Maison de Molière, et quelqu'un dont l'écriture me rappelle un des plus véritables artistes de cette époque ? Ou je me trompe fort, ou ces lignes sont d'un homme d'une grande intelligence, d'un réel savoir, d'un cœur sûr, mais un peu trop vif — pour son temps — dans sa façon de juger ses semblables, et de donner son opinion. Un beau salut, bien amical, pour ce lettré de théâtre que je devine au passage et qui, s'il n'était, au fond, parfaitement bon, ne voudrait jamais jouer que les Alceste.

Louis Leloir

M. Louis LELOIR.



Cl. Ouvière.

N° 31. — Une bonne, une excellente et très tranquille nature féminine, bien appliquée, bien raisonnable, tel est l'auteur de ces lignes. Son écriture est tellement sage et douce, et en même temps propre et soignée, qu'elle est pour moi bien plutôt d'une adepte de l'art lyrique, que de l'art dramatique. Il est clair que dans ces lignes, il y a plus de méthode que d'inspiration. Je les prends donc pour le fait d'une artiste patiente, laborieuse et charmante, autant par la sincérité de son talent, que par la probité tranquille de sa vie.

Mme LUREAU-ESCALAÏS.



N° 32. — Ça c'est un bon, mais qui ne l'est pas avec banalité. Je voudrais bien voir sa signature. Si elle est lisible, elle révèle une franchise qui, dans le courant des lignes, se cache, se masque de réflexion et d'observation. Acteur ? Auteur ? Je n'en sais rien. Les deux, je crois. De toute façon, un curieux, un renseigné... Mais pas extrêmement d'ordre, quoique en apparence. Oh ! que je suis embarrassée ! Il y a dans cette écriture un homme charmant, fin causeur qui a l'air d'aller au bout des choses ; mais lorsqu'elles le touchent personnellement, intimement, il faiblit tout de suite. Je parie que les femmes ont de l'empire sur cette nature-là.

Edouard Noël

M. Edouard NOËL.

N° 33. — Encore quelqu'un de bon, de fin et de faible, mais, cette fois, c'est une femme. Comédienne ou Cantatrice ? J'hésite. Il y a de l'inspiration, du détail et de l'observation dans son écriture ; il y a aussi de l'application et de la méthode. Les *v* ont des ailes, mais les autres lettres sont très sages et disent l'effort des exercices soutenus qui caractérisent la carrière lyrique. C'est au total une nature douce, un



cœur bourgeois, un tempérament bien équilibré, dont la souplesse doit s'accommoder des diverses faces de l'art. Dommage seulement que l'envers de la bonté soit la faiblesse, et ici la faiblesse surtout vis à vis de soi-même.

Mme ANNE JUDIC.



N° 34. — Voilà un homme intelligent, impressionnable, sensible, indépendant et fantasque et, au fond, naïf, et d'une culture de serre chaude. C'est un poète ou un musicien ou sans doute les deux. D'ailleurs, la poésie est une musique. S'il est jeune encore, ce que je lui souhaite, qu'il soigne ses nerfs et qu'il ne se surmène pas davantage. La neurasthénie le guette, la graphologie l'affirme. Tous les dons sont dans son écriture, mais de même que celle-ci est déformée, irritée par l'excitation nerveuse, de même ses dons peuvent s'aigrir par l'effet des bouillonnements intérieurs de cette nature de rêveur tourmenté qui a dû vouloir s'assimiler trop de choses très vite et ne les a qu'imparfaitement digérées. Attention !

M. GUSTAVE CHARPENTIER.



N° 35. — Encore une écriture amie ! Je reconnais là une nature délicate et complexe qui m'est très chère. Mademoiselle Leconte ne sera pas surprise que j'aie tout de suite mis son nom sur ses lignes. Mais lui dirai-je ce que je pense d'elle depuis longtemps, d'après la graphologie autant que d'après mes observations personnelles. Ce n'est que du bien. Et je la ferais rougir. Mettons pourtant l'épine de l'estime sincère sous la rose de l'amitié vraie : Vous avez, Mademoiselle, une tendance à des craintes chimériques ; vous vous forgez parfois des idées qui vous obsèdent et ne riment à rien. Quand vous aurez réformé vos *y* et vos *f*, vous aurez assagi la folle du logis et vous serez toujours souriante et heureuse, comme vous le méritez.

Cl. Cautin et Berger.



Mlle MARIE LECONTE.

N° 36. — La série recommence. Je sais aussi de qui est cette écriture. C'est d'un homme aimable entre tous et qui, ma foi ! — il faut le lui dire, — a bien eu tort de se fabriquer cette écriture-là, pour se grandir. Voilà ce que c'est d'être, au fond, un timide et un délicat : on veut s'armer contre la vie, on se forge une écriture de bataille, une armure de combat, et comme après tout, la guerre est une ennuyeuse chose, et qu'il est inesthétique de donner ou de recevoir des coups, écriture et armure ne sont plus que de parade. O poète, poète, qui avez trop aimé les gens de théâtre, vous étiez fait pour vivre aux champs et aller, de fleur en fleur, dans les prés semés de marguerites, et non pour brûler vos ailes au feu de la rampe de l'Opéra.

Réduite de moitié.

M. GEORGES BOYER.



N° 37. — Ecriture anglaise. Or, comme nous n'avons pas, que je sache, de comédiennes d'origine anglo-saxonne, j'incline ici pour une cantatrice. Bonne ? Oui. Instruite ? Oui, même lettrée. Très curieuse et passionnée de l'art plastique, de la ligne, du dessin, du costume. Amour-propre excessif, que ne révèle pas, d'ailleurs, la simplicité d'allure et de ton qui résulte d'une éducation supérieure. Quelques emballements et faiblesses, de temps en temps. Mais la dominante de cette nature est une parfaite distinction à laquelle ne nuit pas le sens pratique.

Mme SIBYL SANDERSON.



N° 38. — Si on venait me dire que cette écriture est d'un homme qui manque d'ordre, d'économie et d'esprit de suite et s'emballe à tout bout de champ, je n'en croirais pas un mot. C'est un artiste ou un écrivain, je n'ose préciser cependant ; mais je dis que ce n'est pas du tout un poète qui a écrit ces lignes ; et si je ne dis pas que ce n'est pas un observateur, un déductif et un tenace, je me suis bien trompée. Et pas tendre avec cela, quoique foncièrement bon pour tout le monde, en commençant par lui-même. Oui, pas tendre, volontiers moqueur, et, en somme, charmant parce que très fin et très expérimenté.

M. COQUELIN CADET.

Cl. Cautin et Berger.



N° 39. — Comédienne ou cantatrice? Il y a des deux. En tout cas, la musique est chère à cette écriture forte et vibrante, qui est celle d'un tempérament qui a du sang. C'est ou ce sera quelqu'un. L'ambition est vive et raisonnée. Le courage ne manque pas et l'art de se posséder ne fait pas défaut. De la bonté, de la mémoire, un peu rancunière... Heu! Heu! Beaucoup de goût pour le décor de soi-même et du cadre quotidien. Mais quelle ténacité! Regardez ces traits à crochets.

Mlle MARY GARDEN.

N° 40. — Voici un être simple, net, franc et excellent. L'art du décor, de la mise en scène, et la présentation, la composition l'absorbe et il y veut de l'ordre et de la régularité. Comme il en met dans ses mots si régulièrement espacés. Pas de complication. Simplifions, simplifions, telle est assurément la devise de cet esprit clair, tranquille et indulgent.

M. PAUL MILLIET.



N° 41. — Tempérament de comédienne, de fantaisiste et véritable nature d'artiste avec tous les défauts et toutes les qualités qu'impose le culte inné et passionné de l'Art. De l'ordre... Heu, heu!... Chose à noter, cette nature est fataliste. Avec cette écriture-là, on se laisse quelquefois tenter par le hasard, mais on se reprend, car le fond est raisonnable et l'intelligence vive. La générosité ne manque pas, et la sensibilité, quoique aiguisée, ne s'exacerbe pas. L'optimisme l'emporte ici sur le pessimisme.

Mlle LUCIENNE BRÉVAL.



N° 42. — Que vient faire un diplomate au milieu de tous ces artistes? Car enfin c'est bien là une écriture de diplomate, d'arrangeur, d'homme à combinaisons, à ménagements, à intrigues réfléchies. Alors, c'est un auteur? Soit, mais pourtant il n'a pas les signes du déductif inspiré qu'est le vrai dramaturge. C'est un calculateur à froid, qui, cependant, doit parfois s'échauffer, et sur ce qui le touche directement : être volontiers prolixe. Au total, homme de goût, érudit, qui cherche et qui analyse.

Adolphe Aderer.

M. ADOLPHE ADERER.

N° 43. — Je vais faire un faux pas sur la dernière de la série. Qu'est-ce que c'est que cette écriture-là? D'abord est-elle d'un homme ou d'une femme? Tout réfléchi, elle est d'un homme; aucune femme, touchant à l'art, ne peut avoir cet équilibre mental dans le dessin des mots. Mais cet homme, quel est-il? Un inspiré de la scène ou de l'écritoire? Non c'est un tranquille, un raisonnable, c'est un « piocheur ». Il est bon, juste, méthodique et ferme, quoique doux. Il aime profondément ce qu'il aime, et quand il promet, il tient. C'est bien plutôt un artiste en musique qu'en drame ou comédie.

M. ANDRÉ MESSAGER.



N° 44. — Je n'ai qu'à lire pour reconnaître un auteur. D'ailleurs c'est tout à fait l'écriture prompte d'un homme exercé au métier d'écrivain. Ce qui m'étonne par exemple, c'est que la légèreté de signes, l'application de forme où se reconnaît l'analyste, le déductif, manquent. Ceci est d'un grain un peu moins fin qu'il ne faudrait, c'est plutôt d'un journaliste que d'un ciseleur, au demeurant très bon cœur et charmant camarade.

M. PAUL GAVAULT.



Ouf! Je suis au bout des quarante-quatre traquenards semés sous mes pas. Encore une fois qu'on me pardonne si je ne suis pas sortie de cette épreuve aussi agréablement pour tout le monde et moi-même, que je l'aurais voulu. Le manque de signatures m'a autant embarrassée que mise à l'aise. Vaille que vaille, cette série de croquis graphologiques a au moins le mérite à mes yeux de m'avoir permis de juger que, sur ce nombre assez grand d'autographes de notabilités théâtrales, s'affirment à chaque instant, dominantes, les deux plus brillantes qualités de notre race, les deux plus brillantes parures : l'esprit et la bonté.

A. DE THÈBES.

P.-S. — *Nos lecteurs nous en voudraient certainement si, à notre tour, nous ne terminions pas cette étincelante série par un «portrait» de la très charmante Madame de Thèbes. Nous avons donc remis quelques lignes de son écriture à un amateur graphologue qui, sans savoir de qui il s'agissait, a ainsi jugé son aimable... confrère!*

« Nature franche. Caractère d'élite. Du charme, de « la volonté, une haute intelligence. Grand cœur et beaucoup d'esprit. »

On ne pouvait mieux dire.

JULES MARTIN.

Le Gérant : CHARLES RICHARD.